

Chasser, pour quoi faire ?

Pour un préhistorien, la gestion des différents produits de la chasse s'extrapole, surtout, à partir des dépôts osseux : modes d'acquisition, modes de subsistance, modes de répartition... Autant de questionnements élaborés à partir des modèles issus d'observations ethnologiques et naturalistes, qui partent d'une évidence – on va à la chasse pour satisfaire des besoins – et aboutissent à un doute – oui, mais lesquels ?

74

Débat

Pierre Grenand

est anthropologue, directeur de recherche émérite de l'Institut de Recherches pour le Développement. Ses travaux portent sur les peuples amérindiens. Parmi ses publications : « La connaissance du milieu en Amérique du Sud », in *La Science sauvage : des savoirs populaires aux ethnosciences*, R. Scheps éd., Seuil, 1993, p. 62-75 ; « De l'arc au fusil : un changement technologique chez les Wayâpi (Guyane) » in *Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques*, F. Grenand et V. Randa éd., Peeters, 1995, p. 23-53 ; "Des fruits, des animaux et des hommes : stratégies de chasse et de pêche chez les Wayâpi d'Amazonie", in *L'alimentation en forêt tropicale : interactions bioculturelles et perspectives de développement*, C. M. Hladik et al. (éd.), Paris, Unesco, 1996, p. 671-684 ; « Il ne faut pas trop en faire : connaissance du vivant et gestion de l'environnement chez les Wayâpi (Amérindiens de Guyane) », *Cahiers des Sciences Humaines*, Orstom, vol.32/1, 1996, p. 51-64 ; avec S. Bahuchet, F. Grenand et P. de Maret, *Forêts des Tropiques, forêts anthropiques, sociodiversité, biodiversité : un guide pratique*, APFT-ULB, Bruxelles, 2000.

Anne Bridault

est chercheur au CNRS et dirige l'équipe « Archéologies environnementales » de l'UMR 7041 « Archéologie et sciences de l'Antiquité ». Elle est spécialiste des dernières économies de chasse d'Europe occidentale du Paléolithique final au Mésolithique. Archéozoologue, elle s'intéresse aux conséquences des changements environnementaux sur la grande faune chassée et sur les stratégies de chasse des sociétés. Elle a publié notamment : « Les économies de chasse épipaléolithiques et mésolithiques du nord et de l'est de la France », *Anthropozoologica*, 19, 1994 ; « Chasseurs, ressources animales et milieux dans le nord de la France de la fin du Paléolithique à la fin du Mésolithique : problématique et état de la recherche », in J.-P. Fagnart et A. Thévenin (dir.), *Le Tardiglaciaire en Europe du Nord-Ouest*, Paris, CTHS, 1997, p.165-176 ; avec L. Chaix, « Réflexions sur la reconstitution des spectres fauniques dans le massif jurassien et les Alpes françaises du Nord durant le Tardiglaciaire », in G. Pion (dir.), *La Fin du Paléolithique supérieur dans le nord, l'est de la France et les régions limitrophes*, Mémoire de la Société préhistorique française L, 2009, p.60-71.



Anne Bridault La chasse est-elle une activité survalorisée par les préhistoriens? Me vient en tête un livre, pas vraiment scientifique, publié dans les années 1970, *Et la chasse créa l'homme*, de Robert Ardrey¹; le titre déjà en dit long! Quel en est le propos? Faire de la chasse un moyen de nous différencier de nos ancêtres les grands singes. Dans les années 1980, on s'interroge sur l'évolution de l'intelligence humaine et sur celles entre hommes de Neandertal et hommes modernes, en tournant encore autour de la chasse. L'école américaine avance alors que les Néandertaliens ne chassaient pas mais charognaient. On regarde donc différemment les restes osseux, pour déterminer s'ils ont bien été consommés et par qui : l'homme ou d'autres grands prédateurs? Aujourd'hui, la réflexion porte surtout sur la prise en compte du phénomène social complexe qu'est la chasse, en se basant sur trois types d'analyse : l'expérimentation, développée notamment en France – répliquer un outil pour restituer des gestes et des usages; les observations naturalistes – pour distinguer un site d'accumulation anthropique de ceux des autres prédateurs; et, ce qui nous rejoint aujourd'hui, l'ethnoarchéologie découlant de l'archéologie processuelle américaine des années 80 – essayer de relier des vestiges à des comportements et à des processus. Focaliser sur la chasse, n'est-ce qu'un travers de notre profession? Ou cela pourrait-il correspondre à un des « universaux » de l'humanité?

Pierre Grenand Je pense qu'il n'est pas trop osé d'affirmer cela. Lors de mes enquêtes auprès des groupes amérindiens, tous et même ceux vivant en bord de mer – les Palikur et les Kalina qui sont d'excellents pêcheurs et dont le gibier ne représente que 10 % de l'alimentation protéinée – répondent que la chasse est leur activité la plus importante et que seul le gibier nourrit vraiment. Cependant, il ne faut pas oublier que ces sociétés actuelles ne sont pas du tout celles que les Européens avaient rencontrées. Elles se sont reconstruites après la forte baisse démographique des XVII^e-XVIII^e siècles et adaptées à un environnement nouveau. Elles ont pu disposer de territoires de chasse infiniment plus grands. Ces changements se sont produits sur à peu près cent cinquante ans. Et il n'est pas du tout sûr que la chasse ait toujours été aussi importante pour ces populations. Certaines vivent en petite savane d'altitude, où il n'y a quasi aucun gibier, et d'autres en bord de rivières, dans des forêts humides grouillantes d'animaux. Mais on peut avoir relativement près – sur un rayon de 50 km – des milieux très différents et donc d'autres

ressources. Sans compter que des espèces, comme le pécarari à lèvres blanches, bougent partout et sans cesse.

AB Cette profondeur historique est rare en ethnologie. Je suis très intéressée par ces observations de stratégies d'adaptation, sur un temps très court pour un préhistorien! Lors de mon séjour chez les Athapascans, dans le nord du Yukon, que j'effectuais pour ma thèse grâce à Dominique Legros², j'avais été très frappée par la notion de carte mentale du territoire. La forêt se décomposait en une mosaïque de réserves à gibier. La forêt tropicale est-elle plus homogène que la forêt boréale?

PG La forêt amazonienne est très hétérogène, ce qui la différencie de la forêt africaine, et était partout habitée. Et bien sûr, une expédition partie chasser une espèce précise dans un lieu précis s'arrêtera pour tuer d'autres animaux, ne serait-ce que parce qu'il faut se nourrir. Les expéditions actuelles durent plusieurs jours. Mais il existe plusieurs peuples – les Chavante, ou les Nambikwara observés par Claude Lévi-Strauss – qui sont en perambulation perpétuelle. Ils se rassemblent en grands villages mais ils chassent sans cesse.

AB Les groupes proches vont-ils chasser sur les mêmes territoires?

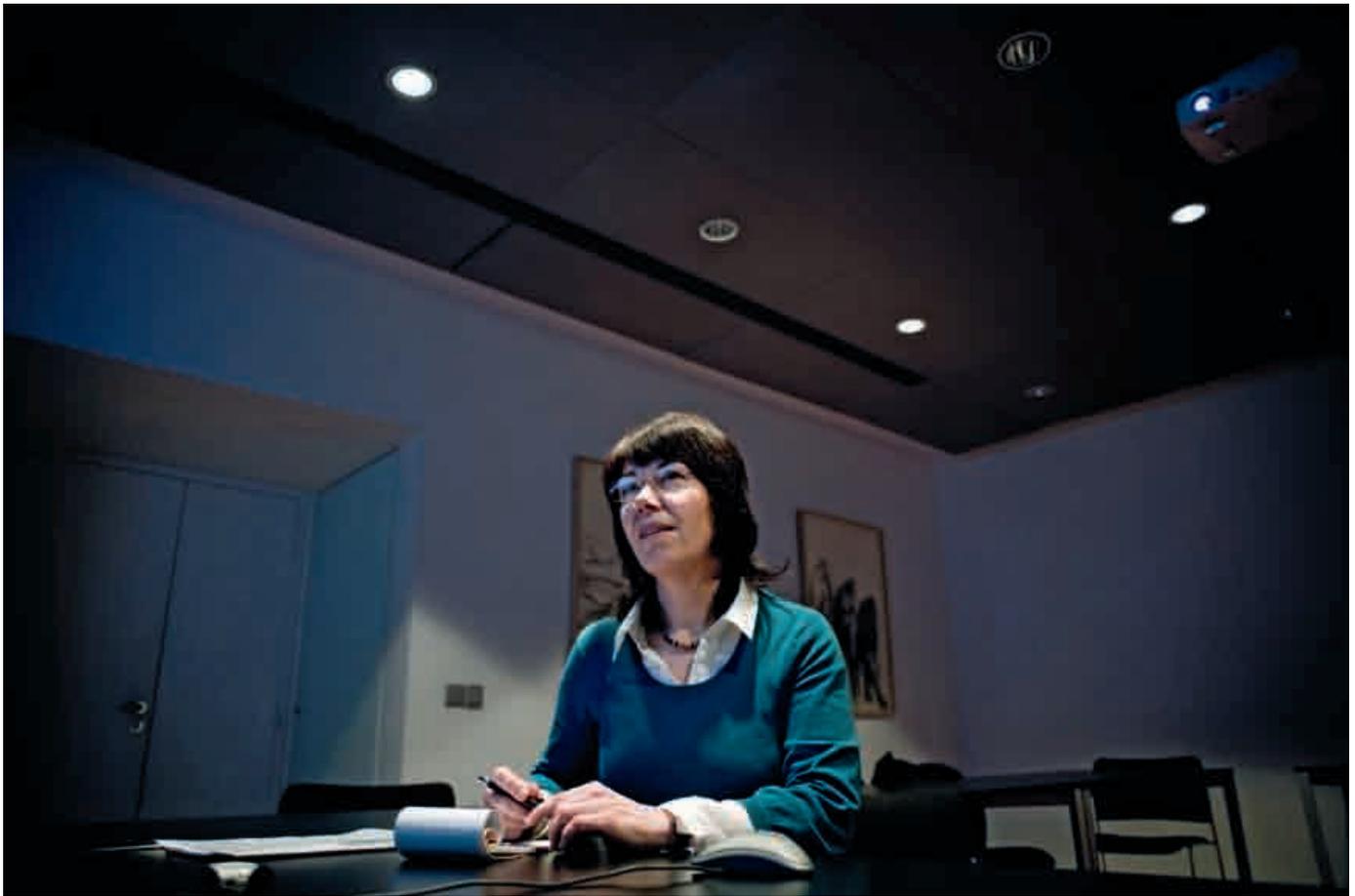
PG Le territoire tel que le vivent les Amérindiens n'implique pas la notion de frontière mais le recouvrement possible des zones d'expédition n'empêche pas le rapport de force. Les lianes ichtyotoxiques, par exemple, sont très difficiles à trouver et ils en sont très consommateurs. C'est typiquement le genre de ressources pour laquelle une communauté entre en conflit avec une autre si elle se sent concurrencée sur « son » territoire.

AB Qu'est-ce que les groupes que vous étudiez appellent chasser? Cela concerne-t-il tous les types de gibier, tous les types de capture?

PG Un animal chassé est un animal tiré. Certains animaux sont totalement tabous à la consommation pour toutes les sociétés nord-amazoniennes du plateau des Guyanes : le jaguar, ressenti comme le prédateur par excellence, et dont on se dessine le pelage sur le corps avant de partir en expédition; et l'anaconda, auquel on attribue aussi une grande force et des capacités intellectuelles. Ce sont les deux animaux réputés extrêmement dangereux. Vous ne verrez jamais un Amérindien aller en eau profonde ou en tout autre endroit considéré comme le domaine de l'anaconda. Mais un jeune homme se doit de tuer au moins un jaguar dans sa vie, avant d'avoir un

1. *Et la chasse créa l'homme. Une conclusion personnelle sur la nature évolutive de l'homme*, traduction française, Paris, Stock, 1977.

2. Professeur émérite d'anthropologie culturelle à l'université Concordia de Montréal.



Il serait intéressant de plus intégrer dans nos réflexions en Préhistoire comment le produit de la chasse circule entre les sites et entre les individus.

Anne Bridault

enfant, et de rapporter la peau au village ; les os resteront en forêt. Tout cela disparaissant vite en milieu tropical, ce fait majeur ne peut échapper aux archéologues.

AB La question d'un évitement de certaines espèces et de ses raisons se pose fréquemment pour les préhistoriens. Des espèces pourtant courantes sont absentes sur les sites préhistoriques. Aurochs et bisons ont coexisté comme grands gibiers au Paléolithique. Or on trouve de nombreux sites « à bisons » et seulement quelques camps de chasse à l'aurochs ; puis les restes de bisons se raréfient – cela est peut-être lié à la disparition de l'espèce – sans que les restes d'aurochs n'augmentent. Je me demande si l'absence de l'aurochs, fréquent et représentant une énorme quantité de viande, n'est pas due à sa plus grande dangerosité.

PG La notion de dangerosité est si relative. Les zoologues, contrairement aux Amérindiens, affirment que le jaguar n'est pas agressif ! Par contre, certains pécaris reconnus très dangereux par tous, car ces animaux chargent avec ténacité, sont chassés et même recherchés. Un des autres facteurs d'évitement pour les Indiens peut être une affirmation de différence. Les gibiers consommés sont des marqueurs culturels. J'ai pensé à cela en lisant les proportions différentes que vous avez dans les cortèges préhistoriques, l'absence ou la surreprésentation du cheval, par exemple. Les Wayampi consomment le mazama (sorte de petit Cervidé) et les Indiens Wayana, avec lesquels ils ont toujours été en contact, ne consomment pas cet animal mais chassent le grand tamanoir, alors que les Wayampi s'y refusent. D'autres voisins des Wayampi ont adopté un comportement absolument inverse des groupes gros mangeurs de viande qui les entourent : ils se sont spécialisés dans l'artisanat et dans... la pêche ! Mais il existe aussi des espèces mangées uniquement par certains membres de la communauté : le capivara, par exemple, le plus gros rongeur du monde, réservé aux vieillards ; or il est très facile à chasser. Il y a également des périodes de la vie où il faut modifier sa consommation. À la naissance d'un enfant, par exemple, père et mère ne peuvent manger que de petits poissons (mais pas de piranhas) c'est-à-dire ce qui n'est pas doté d'un esprit puissant qui pourrait nuire à l'enfant. A contrario, il existe des animaux « fédérateurs », consommés par tous : le fameux pécaris à lèvres blanches. Son principal atout est que sa viande se boucane très bien et se conserve donc jusqu'à deux semaines.

AB Le pécaris constituerait ce que les préhistoriens appellent la base de subsistance. Est-ce qu'on investit plus sur le pécaris que sur les autres espèces en termes de déplacement, de coopération ?

PG C'est en tout cas l'animal qui entraîne le plus d'investissement de la part du chaman. Et si un groupe de pécaris a été repéré près du village, une expédition se forme aussitôt. Toutes les occasions sont bonnes pour chasser le pécaris ou la biche.

AB Certains moments, ou saisons, ne sont-ils pas favorisés pour partir en chasse ? Les Athapaskans délaissent les prises trop maigres. Peut-on y voir une adaptation du comportement de chasse aux variations pondérales des animaux selon les saisons ? Nous arrivons sans peine à déterminer l'âge de l'animal tué, mais on aimerait déterminer mieux si certaines espèces sont chassées uniquement à la période où elles constituent le meilleur apport en viande et en graisse.

PG La saisonnalité entre en compte, partiellement. Plusieurs espèces sont peu chassées au moment de la reproduction, comme les gros oiseaux, hoccoes et autres. Mais les périodes de reproduction sont assez larges chez beaucoup d'animaux, comme les rongeurs. La chasse de certaines espèces est directement liée à la collecte de produits végétaux, par opportunisme plutôt. Le moment de la cueillette des fruits du palmier wasey – produit très important – est l'occasion de tirer les toucans qui eux aussi se nourrissent de ces fruits. Ce qui fait de cet oiseau le gibier à plume le plus consommé alors qu'il n'est pas le plus gros. Mais il est prisé pour ses plumes et pour la graisse qu'il a accumulée à cette période. Car en pays chaud comme en pays froid, les gens ont autant besoin de calories et privilégient le gras. Et le nombre des protéines par personne et par jour consommé par ces Amérindiens est très bon par rapport aux critères des Nations Unies.

AB Ces Amazoniens semblent avoir des ressources de nourriture abondantes et variées en dehors du gros gibier. Pour les préhistoriens, l'élargissement de la gamme de subsistance vers de plus petites espèces est parfois perçu comme un signe de manque, de famine. La présence de quantité de coquilles et de restes de poissons sur les sites mésolithiques, par exemple, a été vue comme une dégénérescence de ces populations succédant aux prestigieux Magdaléniens. Même si cette vision « misérabiliste » a fait son temps, reste à comprendre cette transition alimentaire. Actuellement, nous nous appuyons sur des données écologiques. Les ressources aquatiques



En wayampi, chasser se dit « aller en forêt », alors que l'équivalent du terme « travail » est dérivé de celui qui désigne les excréments.

Pierre Grenand

se raréfient pendant la période glaciaire alors qu'elles se multiplient aux moments de réchauffement ; la présence de tant d'espèces aquatiques sur les sites mésolithiques devient alors signe d'abondance. La transmission de la connaissance excellente de l'environnement permettant l'utilisation optimale de la biodiversité et de bons rendements dans tous les domaines de subsistance, ce serait cela les bases d'une société d'abondance ?

PG Oui, si c'est obtenu grâce à un temps de travail relativement modéré. Les Amérindiens consomment quantité de petits animaux (grenouilles, crabes, larves...) parce qu'ils trouvent cela bon et non parce que le gibier manque ou qu'ils ne savent pas le chasser !

AB Prévoient-ils que le gibier pourrait manquer ? La mise en évidence de stratégies de stockage est un de nos questionnements. On échoue à expliquer l'usage de certaines fosses sur les sites. On s'oriente de plus en plus sur leur interprétation comme structures de conservation dans des contextes froids, donc creusées dans le permafrost. Lorsque les saisons sont très marquées, avec des périodes de transition plus ou moins longues, se pose la question de la gestion des moyens de subsistance

PG Les Indiens d'Amérique du Nord, comme ceux des Grand Lacs, ont eu des systèmes de conservation très développés et on peut établir une relation entre cette gestion et le fait qu'il leur était très difficile de chasser à certaines périodes. Mais en Amazonie centrale, des groupes ont eu recours à un stockage systématique en parcs, de grandes tortues aquatiques. Ce sont les seuls car les autres populations ne se préoccupent ni de faire des réserves ni de dégager du surplus, sauf lors d'occasions exceptionnelles. Quand il y a des fêtes, qu'on invite d'autres villages, il faut avoir accumulé de la viande boucanée ou, comme chez les Kayapo, capturé grand nombre de tortues terrestres que l'on met en enclos et que l'on tue au fur et à mesure. Sinon, dans le « garde-manger » du nord-amazonien, il peut y avoir surtout de la viande boucanée et, secondairement, de la farine de maïs ou de poisson, mais la réserve alimentaire reste la galette ou la farine torréfiée de manioc.

AB Chez les populations nord-amazoniennes, le stockage va de pair avec le partage, donc. Cela me semble un élément essentiel dont les préhistoriens ne s'emparent pas assez. Si la redistribution était de mise dans les sociétés préhistoriques, on ne devrait retrouver sur les sites qu'une partie des prises. Or on raisonne différemment : en quantité

de viande, de calories, et de personnes nourries. Mais que ramène-t-on au campement ? Que donne-t-on au sein du groupe, voire hors du groupe ? En partant des parties squelettiques conservées sur les sites, les archéozoologues essayent de restituer le nombre minimum d'individus. Il est exceptionnel de pouvoir reconstituer des individus entiers. Quand on fait la répartition des squelettes en termes de parties droites et gauches, rares sont les parités équivalentes. Des individus ne vont être représentés que par des dents. Nous intégrons le facteur de conservation des os suivant l'âge et la robustesse du squelette, bien sûr, mais avec la conscience que plusieurs facteurs se surimposent probablement : animaux apportés déjà découpés, opérations de boucherie sélective ailleurs, apport de certaines parties à d'autres groupes, etc. Il nous est plus difficile de déterminer en fonction de quoi se fait le tri des morceaux. On doit pouvoir faire des courbes en comparant le taux de parties observées dans un site archéologique par rapport à leurs valeurs nutritives, à leurs valeurs gustatives, à la possibilité de les conserver, à leurs poids de charge...

PG En expédition dans la forêt amazonienne, on rapporte tous les soirs au campement une certaine quantité de viande dont les chasseurs mangent une partie. Les animaux sont éviscérés : les morceaux « ignobles » – tripes, rognons, poumons sont jetés, jamais consommés ; les morceaux « de choix » – coeur, cervelle et foie – sont découpés et réservés pour être offerts à ceux à qui on veut faire plaisir. On découpe la bête sur un rocher, on charge les quartiers sur la pirogue et on rapporte du gibier frais, ou boucané si on est parti loin du village. Bien que lourdes, les têtes – sauf celle du tapir – ne sont pas abandonnées, pas plus que les autres os. Pour tous les Amérindiens de Guyane, les os sont un régal : en fin de repas, on les casse et on les dépose sur le feu pour s'offrir une dernière gourmandise plus tard. Au final, que rapporte-t-on au village ? Quantité d'espèces différentes, mais sous forme de morceaux dépareillés. Puis on les distribue. Le partage est le principe commun à toutes les sociétés étudiées dans les Amériques : celui qui ne donne pas est « mauvais ». Partir à la chasse au tapir est, par exemple, une expédition d'importance car le tapir pèse environ 200 kg et cela fera beaucoup de viande à redistribuer entre tous, parents, voisins... et même avec les absents. On montre sa valeur en tant que chasseur mais c'est le don qui est primordial pour les relations qu'on entretient avec les autres.

